ROBERT POULET

LES VÉTÉRANS SONT ENCORE LES MEILLEURS

Le roi des aulnes, Les poneys sauvages, Monsieur Jadis : derrière ces trois nouveautés dont les auteurs touchent à la cinquantaine, et qui dominent l'actualité littéraire, que voit-on resurgir en ce printemps 1971 ? Une pléiade d'écrivains septuagénaires, voire octogénaires, avec des ouvrages importants, qui peuvent être comparés aux meilleurs qu'ils aient publiés, il y a déjà près d'un demi-siècle !

VENISES
de Paul Morand

Ouvert la nuit, de Paul Morand, date de 1922. Or dans le volume de souvenirs intitulé **Venises** (au pluriel), on retrouve intactes les qualités qui ont signalé ce début, l'un des plus fracassants de la fracassante entre-deux-guerres.
Un jeune attaché d'ambassade, comblé de tous les dons et pourvu de tous les privilèges, jetait sur la société internationale, telle qu'elle était sortie de la première conflagration mondiale, un regard sans illusion ni complaisance. Il inventait un style, tout en raccourcis, en chocs d'épithètes, en images inattendues, pour exprimer un sentiment qu'on a pris d'abord pour une apologie, et qui était en réalité une condamnation.
On l'admira, on ne l'écouta pas.
Il changea de genre et de ton. Ses nouvelles (réunies naguère en deux volumes : **Nouvelles des yeux, Nouvelles du cœur**) s'imposaient les règles strictes d'une tradition narrative qui va de *La princesse de Clèves* à Raymond Radiguet. **Mylady, Le dernier jour de l'Inquisition, Parfaite de Saligny,** sont des morceaux d'anthologie, dont la perfection a quelque chose d'impersonnel, bien qu'on y devine encore çà et là le mouvement de curiosité pénétrante, impitoyable, qui pousse jusqu'à l'angoisse le petit roman **Hécate et ses chiens** (1964).
Maintenant, l'éminent académicien semble revenir, pour égrener ses souvenirs, à l'humeur agressive et évasive de sa jeunesse.

S'il met au pluriel le nom de **Venises,** c'est pour montrer qu'il a connu la Cité des Doges sous des aspects si différents, au cours de sa vie, qu'il lui semble avoir changé chaque fois de pays, et même de planète.
Avec Londres et Paris, Venise, dit-il, « *résume dans son espace contraint* (sa) *durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux fœtales et celles du Styx* ».

La basilique de Saint-Marc est le seul endroit dont Paul Morand, aujourd'hui, ne se sente pas « *décharmé* ». Une vue de cet édifice décorait déjà le mur de sa chambre d'enfant. Cela se place à une époque dont le bonheur, selon le théoricien Marcuse, était « *objectivement réactionnaire et immoral* ». Il était « *radical* », proteste notre auteur, « *avec ses restaurants à trois francs et sa foi dans le progrès* ».

En 1907, à dix-neuf ans, Paul, fils du dessinateur et traducteur Eugène Morand, part pour l'Italie avec sa famille. A Venise, le gondolier suit un canal de traverse et débouche en un point qu'on appelle là-bas « *l'Académie* ». Présage d'une immortalité qui s'épanouira sous la Coupole soixante-deux ans plus tard.
Les Parisiens qui se sont donné rendez-vous au bord de la Lagune sont des « *personnalités* », non des « *vedettes* ». « *Ils eussent absous un Ravachol : mais des mufles, jamais... Comme Jules Renard, ils avaient des dégoûts très sûrs* ».
C'est de là que partira le jeune Paul, pour aller faire, bien à contrecœur, son service militaire. Il ressemble alors à Bouddha, de son propre aveu. « *J'étais un très vieux monsieur.* » Ce qui lui permet, aujourd'hui, de n'en plus avoir l'air.

Juste avant les mauvaises surprises de 1914, il y a de nouveau réunion des « *personnalités* » françaises place Saint-Marc : Jaloux, Vaudoyer, du Bos, Bonnard, Régnier, qui chantent les louanges des palais Grimani, Pisani, Morosini, en mangeant des glaces chez Salviati. « *Hommes très charmants, sans grande confiance en eux-mêmes, dandys amers et doux, vite amusés et vite désespérés... Les femmes les avaient fait souffrir : pas de chance, ils avaient eu affaire aux dernières femmes qui feraient souffrir les hommes.* »

Les « *nuits de Venise* » suivront Morand d'un âge à l'autre, à travers deux guerres, un mariage heureux, une œuvre littéraire, quelques amitiés solides et quelques haines très bouffonnes, qu'il supporte avec ironie, jusqu'au pélerinage qu'il vient de faire, au début de cette année, si impétueusement, cet homme de quatre-vingt-trois ans, qu'il a traversé Venise et s'est retrouvé à **Trieste.**
Ce fut une des prisons de Stendhal, et le grand port de l'Autriche-Hongrie : espèce d'Europe en miniature. En 1971, ce port est presque vide ; il n'y a plus d'empire autrichien ; la civilisation est représentée, dans ce coin désormais perdu, par deux très vieilles dames, parentes de Mme Morand. Du matin au soir elles évoquent les fantômes de l'autre siècle, mêlés aux images de celui-ci.
C'est en ces lieux que l'écrivain fran-

a décidé de reposer après sa mort. n'a plus de place dans son caveau famille, et ses cousines par alliance ffrent un alvéole dans leur mau- particulier. Il y sera « *veillé* cette foi orthodoxe vers quoi *Venise* conduit, une religion par bonheur aible, qui parle encore le premier ngage des Evangiles ».

Sur cette « *fermeture d'objectif* » un symbole funèbre, l'espèce de déroulé par Paul Morand dans admirable volume n'a rien de catalogique. Il refuse de se laisser emplir par les perspectives du salin de l'Occident. Même, ce dé- ecin l'amuse, en confirmant sa se- ur misanthropie.
Sur la rive du Grand Canal, il a invité ffrer une bande de hippies, bien que s gamins et gamines dégageassent un parfum de bouc ». Une jeune adiste aux cheveux gras lui dit ssivement : « *I shit on Venise* » *Venise, je lui c... dessus* »). A quoi académicien répond, sans élever la ix : « *Laissez donc ça aux pigeons* ».

Puis il promène encore le regard autour de lui. Qui, se demande-t-il, recommencera jamais cette cité prodigieuse, accumulation de beautés, d'imaginations et d'énergies plantées sur un piédestal de boue ? L'espèce humaine s'est lancée dans d'autres entreprises. Aucune n'aura peut-être cette puissance de vie et de rêve.

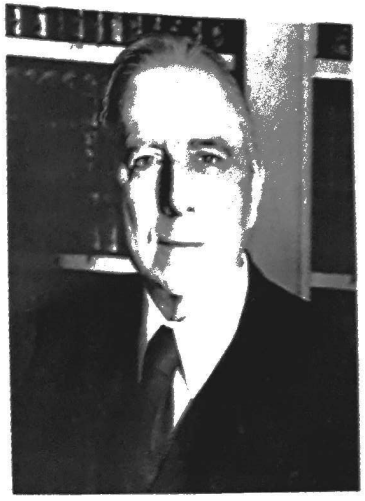
On sort à regret de ces pages placides et brûlantes, tant elles enchantent l'esprit et le cœur par la vision d'un univers qui s'efface.

L'AUTRE
de Julien Green

Pendant vingt-cinq ans, Julien Green a écrit des romans de plus en plus mystérieux, de plus en plus délirants. Et puis tout à coup, peu après la guerre, il s'est rapproché de la réalité courante. Maintenant, ses personnages sont situés dans le temps et dans l'espace ; leurs aventures se déroulent plus de respecter l'humble vraisemblance. Un moment au début de l'histoire, Vincent, les choses recommencent à se brouiller terriblement le lecteur ne s'en aperçoit pas tout de suite, ayant été entraîné dans une atmosphère où il a perdu une bonne partie de son esprit critique.

Cette fois encore, les deux phénomènes se produisent. L'action de L'autre est datée et localisée : elle commence au Danemark, en été 1939. Roger, jeune Français cynique et volage, s'est rendu à Copenhague pour se plus entendre tout le temps parler de la guerre imminente. Avant la tempête, il veut se divertir autant qu'il peut : de préférence avec quelques-unes des belles filles blondes aux longues jambes dont on lui a vanté, à tort ou à raison, la nonchalante facilité.
Une vieille fille un peu libraire, un peu entremetteuse, lui fait rencontrer deux ou trois de ces créatures fascinantes. Elles déçoivent le libertin. Il se rapprite plutôt vers une ingénue, Karin, qui

A gauche, Paul Morand, 83 ans. Ancien diplomate. Homme de lettres, académicien. Il porte témoignage d'un Occident qui s'efface.



A droite, Julien Green, 71 ans. Américain né en France, où il s'est fixé définitivement en 1922. Il a été proposé au président de la République de lui accorder la double nationalité, pour lui permettre d'entrer à l'Académie française.

ROBERT POULET

LES VÉTÉRANS SONT ENCORE LES MEILLEURS

Le roi des aulnes, Les poneys sauvages, Monsieur Jadis : derrière ces trois nouveautés dont les auteurs touchent à la cinquantaine, et qui dominent l'actualité littéraire, que voit-on resurgir en ce printemps 1971 ? Une pléiade d'écrivains septuagénaires, voire octogénaires, avec des ouvrages importants, qui peuvent être comparés aux meilleurs qu'ils aient publiés, il y a déjà près d'un demi-siècle !

VENISES
de Paul Morand

Ouvert la nuit, de Paul Morand, date de 1922. Or dans le volume de souvenirs intitulé **Venises** (au pluriel), on retrouve intactes les qualités qui ont signalé ce début, l'un des plus fracassants de la fracassante entre-deux-guerres.
Un jeune attaché d'ambassade, comblé de tous les dons et pourvu de tous les privilèges, jetait sur la société internationale, telle qu'elle était sortie de la première conflagration mondiale, un regard sans illusion ni complaisance. Il inventait un style, tout en raccourcis, en chocs d'épithètes, en images inattendues, pour exprimer un sentiment qu'on a pris d'abord pour une apologie, et qui était en réalité une condamnation.
On l'admira, on ne l'écouta pas.
Il changea de genre et de ton. Ses nouvelles (réunies naguère en deux volumes : **Nouvelles des yeux, Nouvelles du cœur**) s'imposaient les règles strictes d'une tradition narrative qui va de *La princesse de Clèves* à Raymond Radiguet. **Mylady, Le dernier jour de l'Inquisition, Parfaite de Saliguy,** sont des morceaux d'anthologie, dont la perfection a quelque chose d'impersonnel, bien qu'on y devine encore çà et là le mouvement de curiosité pénétrante, impitoyable, qui pousse jusqu'à l'angoisse le petit roman **Hécate et ses chiens** (1964).
Maintenant, l'éminent académicien semble revenir, pour égrener ses souvenirs, à l'humeur agressive et évasive de sa jeunesse.

S'il met au pluriel le nom de **Venises,** c'est pour montrer qu'il a connu la Cité des Doges sous des aspects si différents, au cours de sa vie, qu'il lui semble avoir changé chaque fois de pays, et même de planète.
Avec Londres et Paris, Venise, dit-il, « *résume dans son espace contraint* (sa) *durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux fœtales et celles du Styx* ».

La basilique de Saint-Marc est le seul endroit dont Paul Morand, aujourd'hui, ne se sente pas « *décharmé* ». Une vue de cet édifice décorait déjà le mur de sa chambre d'enfant. Cela se place à une époque dont le bonheur, selon le théoricien Marcuse, était « *objectivement réactionnaire et immoral* ». Il était « *radical* », proteste notre auteur, « *avec ses restaurants à trois francs et sa foi dans le progrès* ».

En 1907, à dix-neuf ans, Paul, fils du dessinateur et traducteur Eugène Morand, part pour l'Italie avec sa famille. A Venise, le gondolier suit un canal de traverse et débouche en un point qu'on appelle là-bas « *l'Académie* ». Présage d'une immortalité qui s'épanouira sous la Coupole soixante-deux ans plus tard.
Les Parisiens qui se sont donné rendez-vous au bord de la Lagune sont des « *personnalités* », non des « *vedettes* ». « *Ils eussent absous un Ravachol ; mais des mufles, jamais... Comme Jules Renard, ils avaient des dégoûts très sûrs* ».
C'est de là que partira le jeune Paul, pour aller faire, bien à contrecœur, son service militaire. Il ressemble alors à Bouddha, de son propre aveu. « *J'étais un très vieux monsieur.* » Ce qui lui permet, aujourd'hui, de n'en plus avoir l'air.

Juste avant les mauvaises surprises de 1914, il y a de nouveau réunion des « *personnalités* » françaises place Saint-Marc : Jaloux, Vaudoyer, du Bos, Bonnard, Régnier, qui chantent les louanges des palais Grimani, Pisani, Morosini, en mangeant des glaces chez Salviati. « *Hommes très charmants, sans grande confiance en eux-mêmes, dandys amers et doux, vite amusés et vite désespérés... Les femmes les avaient fait souffrir : pas de chance, ils avaient eu affaire aux dernières femmes qui feraient souffrir les hommes.* »

Les «*nuits de Venise*» suivront Morand d'un âge à l'autre, à travers deux guerres, un mariage heureux, une œuvre littéraire, quelques amitiés solides et quelques haines très bouffonnes, qu'il supporte avec ironie, jusqu'au pèlerinage qu'il vient de faire, au début de cette année, si impétueusement, cet homme de quatre-vingt-trois ans, qu'il a traversé Venise et s'est retrouvé à **Trieste.**
Ce fut une des prisons de Stendhal, et le grand port de l'Autriche-Hongrie : espèce d'Europe en miniature. En 1971, ce port est presque vide ; il n'y a plus d'empire autrichien ; la civilisation est représentée, dans ce coin désormais perdu, par deux très vieilles dames, parentes de Mme Morand. Du matin au soir elles évoquent les fantômes de l'autre siècle, mêlés aux images de celui-ci.
C'est en ces lieux que l'écrivain fran-

a décidé de reposer après sa mort. Il y a plus de place dans son caveau familial, et ses cousines par alliance offrent un alvéole dans leur mausolée particulier. Il y sera « *veillé par cette foi orthodoxe vers quoi Venise le conduit, une religion par bonheur humble, qui parle encore le premier langage des Evangiles* ».

Dans cette « *fermeture d'objectif* » qui a un symbole funèbre, l'espèce de roman déroulé par Paul Morand dans ce admirable volume n'a rien de catholique. Il refuse de se laisser assombrir par les perspectives du déclin de l'Occident. Même, ce désespère l'amuse, en confirmant sa secrète misanthropie.
Sur la rive du Grand Canal, il a invité avec une bande de hippies, bien que les gamins et gamines dégageassent un *parfum de bouc* ». Une jeune blonde aux cheveux gras lui dit sévèrement : « *I shit on Venise* » (« *Venise, je lui c... dessus* »). A quoi l'académicien répond, sans élever la voix : « *Laissez donc ça aux pigeons* ».

Puis il promène encore le regard autour de lui. Qui, se demande-t-il, recommencera jamais cette cité prodigieuse, accumulation de beautés, d'imaginations et d'énergies plantées sur un piédestal de boue ? L'espèce humaine s'est lancée dans d'autres entreprises. Aucune n'aura peut-être cette puissance de vie et de rêve.

On sort à regret de ces pages placides et brûlantes, tant elles enchantent l'esprit et le cœur par la vision d'un univers qui s'efface.

L'AUTRE
de Julien Green

Pendant vingt-cinq ans, Julien Green a écrit des romans de plus en plus mystérieux, de plus en plus délirants. Et puis tout à coup, peu après la guerre, il s'est rapproché de la réalité courante. Maintenant, ses personnages sont situés dans le temps et dans l'espace ; leurs aventures ne dédaignent plus de respecter l'humble vraisemblance. Du moins au début de l'histoire. Ensuite, les choses tradent souvent à se brouiller. Seulement, le lecteur ne s'en aperçoit pas tout de suite, ayant été entraîné dans une atmosphère où il a perdu une bonne partie de son esprit critique.

Cette fois encore, les deux phénomènes se produisent. L'action de **L'autre** est datée et localisée : elle commence au Danemark, en été 1939. Roger, jeune Français cynique et volage, s'est rendu à Copenhague pour ne plus entendre tout le temps parler de la guerre imminente. Avant la tempête, il veut se dissiper autant qu'il peut : de préférence avec quelques-unes des belles filles blondes aux longues jambes dont on lui a vanté, à tort ou à raison, la nonchalante facilité.
Une vieille fille un peu libraire, un peu entremetteuse, lui fait connaître deux ou trois de ces créatures fascinantes. Elles déçoivent le libertin. Il se rejette plutôt vers une ingénue, Karin, qui

A gauche, Paul Morand, 83 ans. Ancien diplomate. Homme de lettres, académicien. Il porte témoignage d'un Occident qui s'efface.

A droite, Julien Green, 71 ans. Américain né en France, où il s'est fixé définitivement en 1922. Il a été proposé au président de la République de lui accorder la double nationalité, pour lui permettre d'entrer à l'Académie française.